This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

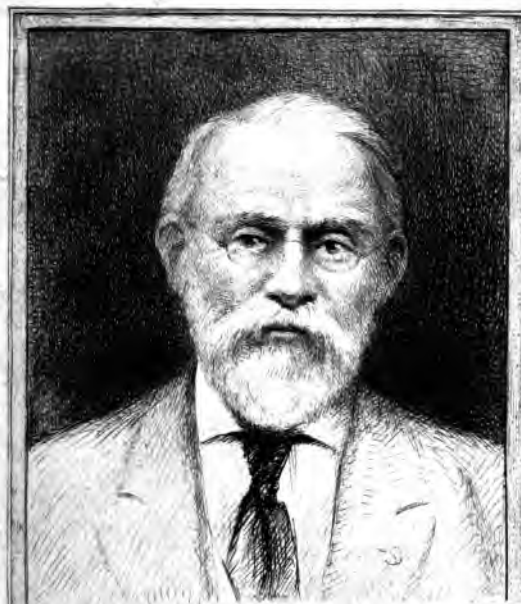
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

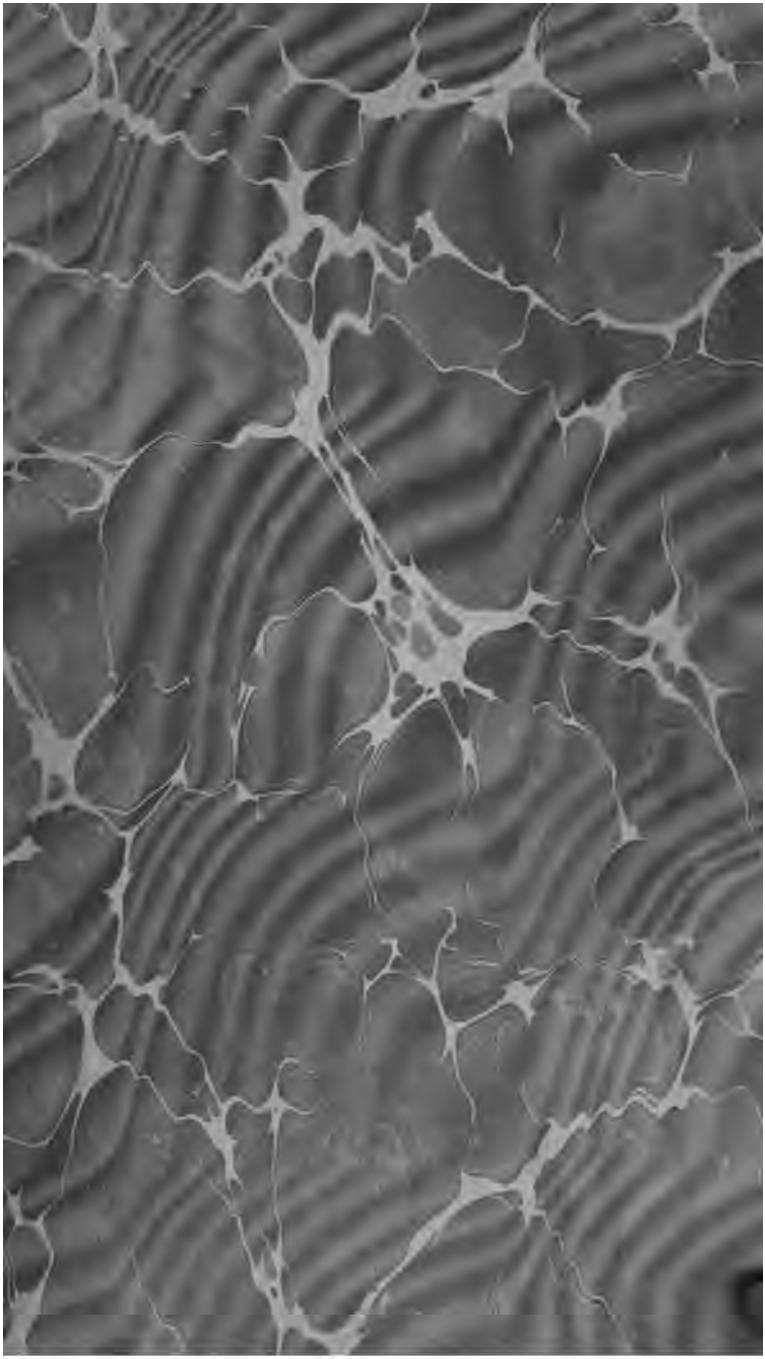
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 877,259



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



vol

Le Bambou

PREMIÈRE ANNÉE

TOME PREMIER

" COLLECTION GUILLAUME "

1re ANNÉE **Le Bambou** N° 1

Périodique illustré

Paraîtra le 15 de chaque mois

Directeur : EDOUARD GUILLAUME
Secrétaire de la Rédaction : O'NIGRA

Les textes et dessins que publie le BAMBOU sont rigoureusement inédits

PRIX : 2 FR. 50

SOMMAIRE DU N° 1

Janvier 1893

Titre et Avertissement.

A L'OMBRE ET AU SOLEIL, Notes et Croquis de SOURYA. *Petits Théâtres et Grandes Banques.*

EYRIMAH, roman lacustre, par J.-H. ROSNY, illustrations de Marold et Gambard.

CHRONIQUE des Arts et des Lettres par JACQUES SOLBANELLE.

Les manuscrits et les dessins doivent être adressés à la Rédaction du *Bambou,* 105, boulevard Brune, à Paris.

ABONNEMENTS

FRANCE		ÉTRANGER	
Trois mois.	7 fr. 50	Trois mois .	8 fr. 50
Six mois. .	15 fr. »	Six mois . .	17 fr. »
Un an. . .	30 fr. »	Un an . . .	34 fr. »

Pour tout ce qui concerne la vente aux libraires et pour les abonnements, s'adresser à

E. DENTU, 3, place de Valois, Paris

Le Gérant : EMILE VACHETTE.

Edouard Guillaume, Imp.-édit., 105, boulevard Brune, Paris.

no. 1

Le Bambou

PREMIÈRE ANNÉE

TOME PREMIER

" Collection Guillaume "

Le Bambou

Périodique illustré

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3, PLACE DE VALOIS, 3

1893

Tous droits réservés

AP
20
.B18
v. 1

G.L.
Dunning
Aux Auteurs
7.13.55
93242
12v.

AVERTISSEMENT

Tout notre siècle a été grandement transformateur — mais surtout ces derniers vingt ans ont modifié profondément notre vision des êtres et des choses. L'univers n'est plus le même. Les moindres choses sont regardées d'un autre œil. La photographie nous a *appris à voir* ce que nous voyions d'après des conventions. La science nous a

refait l'idée de l'univers, de la vie, de la mort, de la maladie, de la santé, du passé et du présent. L'art seul retarde un peu et s'obstine encore à ne pas voir ces merveilleux changements, et cependant une génération est là qui grandit, *les hommes nouveaux qui vont apporter les choses nouvelles*, les hommes qui vont écrire et peindre pour la génération qui monte.

Frappés de l'insuffisance des périodiques, des choses intéressantes pour tous qui ne sont pas présentées au public sous la forme *strictement vraie* — nous tentons de combler une inexcusable lacune par une publication d'un ordre *absolument nouveau*.

Nous voulons publier des œuvres d'imagination neuves, sur des sujets passionnants et inconnus, des sujets qui nous conduiront à travers le temps et à travers l'espace, depuis

l'Homme qui vivait il y a huit mille ans dans les cavernes et sur les lacs, jusqu'à l'Homme contemporain, depuis le Parisien jusqu'à l'habitant du centre de l'Afrique.

En un mot, dans une publication nouvelle par sa composition matérielle, nous tenterons d'infuser un esprit hardi et novateur, qui s'adresse à tout le monde et qui émeuve tout le monde. Aucun sacrifice ne nous coûtera, pour que l'œuvre soit tout ensemble luxueuse, commode, parfaitement artistique, originale et documentée.

" COLLECTION GUILLAUME "

1re ANNÉE **Le Bambou** N°. 1

Périodique illustré

Paraîtra tous les 15 mois

Directeur : EDOUARD GUILLAUME
Secrétaire de la Rédaction : O'NIGRA

Les textes et dessins que publie le BAMBOU sont rigoureusement inédits

PRIX : 2 FR. 50

SOMMAIRE DU N° 1

Janvier 1893

Titre et Avertissement.

A L'OMBRE ET AU SOLEIL, Notes et Croquis de SOURYA. *Petits Théâtres et Grandes Baraques.*

EYRIMAH, roman lacustre, par J.-H. ROSNY, illustrations de Marold et Gambard.

CHRONIQUE des Arts et des Lettres par JACQUES SOLEANELLE.

Les manuscrits et les dessins doivent être adressés à la Rédaction du *Bambou*, 105, boulevard Brune, à Paris.

ABONNEMENTS

FRANCE		ÉTRANGER	
Trois mois.	7 fr. 50	Trois mois .	8 fr. 50
Six mois. .	15 fr. »	Six mois . .	17 fr. »
Un an. . .	30 fr. »	Un an . . .	34 fr. »

Pour tout ce qui concerne la vente aux libraires et pour les abonnements, s'adresser à

E. DENTU, 3, place de Valois, Paris

Le Gérant : EMILE VACHETTE.

Edouard Guillaume, Imp.-édit., 105, boulevard Brune, Paris.

A l'Ombre et au Soleil

" Collection Guillaume "

Le Bambou

Périodique illustré

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3, PLACE DE VALOIS, 3

1893

Tous droits réservés

le monde et rapportent des trésors, plus merveilleux, de siècle en siècle, dans le temple mystérieux et solitaire du Soleil : là, s'entassent et se classent des richesses intellectuelles immenses, l'histoire la plus vaste, la plus complète de l'Humanité.

Nous publions aujourd'hui un extrait de l'album de l'artiste incomparable, qui fut chargé de visiter le Paris contemporain. La sincérité, la vérité intense de son œuvre est telle qu'elle étonnera les plus expérimentés, car elle n'est point dénaturée par les habitudes qui ne nous permettent, en quelque sorte, que de voir à travers un prisme déformateur. Mais, nul doute que cette loyauté de rendu — avec ses délicatesses comme avec ses étrangetés — ne captive les lecteurs.

Le jeune disciple de Sourya, qui nous a autorisés à reproduire ses notes et croquis, nous a également confié divers albums faits par lui dans cet Orient, auquel toutes les recherches de nos voyageurs n'ont pu ôter son caractère mystérieux, et sur lequel nous pourrons dévoiler des choses saisissantes et nouvelles.

Après les albums sur Paris et l'Europe, nous nous proposons de publier ces documents merveilleux, où se trouveront unis à doses égales, mêlés profondément, l'Étrange et le Vrai, où l'amour de l'inconnu pourra se satisfaire, sans atteinte à la Réalité.

A L'OMBRE ET AU SOLEIL

✡

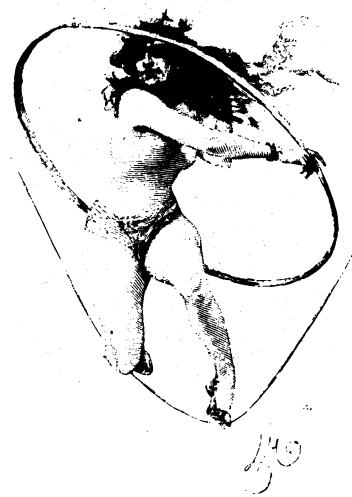
Notes et Croquis

DE SOURYA

PETITS THÉATRES

et

GRANDES BARAQUES



Dans les plaisirs populaires d'Occident, un intérêt spécial m'attache aux fêtes foraines. Parmi des races depuis si longtemps en dehors de la vie errante, on est frappé de ce souvenir de très vieux temps, cette fête que les Nomades donnent aux cités. Voyez, dans un faubourg de Paris, ville des villes d'Europe, accourir ce monde

vagabond, ce peuple de saltimbanques qui va élever pour quelques semaines une bourgade de toiles, de mâts, de planches, de chariots. Voyez venir ces gens étranges qui vivent dans des voitures, campent au bord des villages, élèvent de fragiles théâtres

d'un jour, amènent des ménageries de fauves. La grande ville ne s'étonne pas de les voir venir, mais moi, je m'en étonne. Ils sont restés si pareils à ceux qui circulent aussi dans notre vieil Hindoustan? Il est si bizarre de penser que c'est un vestige des temps où des races entières rôdaient avec leurs tentes et leurs bêtes à travers les vastes pâturages, les forêts immenses, les steppes désolés. Oui, le disciple de Sourya

s'étonne de ce reste extraordinaire des incalculables antiquités !

Et l'attrait des ambulants reste très vif

pour les gens du peuple — ce peuple occidental qui a vu périr tant d'autres modes ! Leur venue éveille au faubourg de confus espoirs, des souvenirs instinctifs d'une existence barbare et charmante. Ils appor-

tent, eux les pauvres parias, souvent sales et grossiers, ils apportent le délicieux souvenir de l'Espace, des eaux mères de la vie, de la féerie des fleuves, de la magnificence tremblante des océans, du mystère glorieux des forêts crépusculaires, ils apportent un souffle de liberté puissante, la joie des terres vierges, la volupté des Robinsons que toutes les âmes rêvèrent, les levers des aubes dans la Savane, l'ardente tendresse des soirs d'été sur les campements, la mélancolie divine des feuilles d'octobre et l'éternelle merveille des reverdis jetant la fleur étincelante aux fourches des milliards de rameaux avides d'amour. Ah! vieux ancêtres d'Orient et d'Occident, vous nous avez légué à tous le désir de votre vie nomade et de vos vastes et taciturnes Rêves!.....

Avec ardeur, les humbles cherchent donc

à la foire l'illusion et l'idéal, demandent l'oubli et l'allégresse à des paillons, des trompettes, des pitres qui hurlent, des machines qui voltent, des jeux illusoires, des monstres, des somnambules, des hercules, des prestidigitateurs, des acrobates...

C'est touchant, c'est l'éternel et brûlant effort par lequel l'homme se donne le courage de vivre.

J'y vais toujours de bonne heure, quand la multitude, encore clairsemée, flâne, forme des groupes épars, quand les plus pauvres, parmi les ambulants, jouent en plein vent leur drame de misère lumineuse.

Je contemple l'homme aux deux chiens, l'homme qui arrête un cheval, l'homme aux rats blancs, l'homme aux oisillons qui font le mort et choisissent les destinées parmi de petits papiers crasseux, les danseurs de corde, les avaleurs de sabre, le nègre qui fracasse un bâton d'un coup de dents.

Je retrouve ici le truc de la femme liée sur une chaise. Elle, un peu sèche, le visage bleui par l'étranglement de cette éternelle corde, lui, des traits doux et

honnêtes, beau garçon, faisant le saut périlleux, et marchant sur les mains. Tous deux gentils, avec des maillots propres, des cocardes à leurs souliers. Gagnent-ils leur vie? Sont-ils de ceux à qui la chance manque et l'habileté? Il faut qu'une gravité se mêle au rire, qu'un respect sauve la pirouette. C'est tout un clavier de surprises à graduer, d'émotions à réussir. Ceux-ci n'y sont pas trop heureux. Quelques tours, quelques cris et le cercle se forme; des gens, intrigués de la corde, de la chaise et de la table, attendent avec patience. Le nombre des spectateurs s'accroît et l'homme annonce

le grand truc. La chaise est placée sur la table, la femme s'installe sur la chaise et l'homme commence à la lier tandis que les spectateurs dénigrent ou s'en-

thousiasment ; mais à la troisième corde, les plus rétifs se rendent, car la femme est toute bleue, ficelée comme un saucisson. Montre en main, elle a trois minutes pour se détacher ; seulement, l'homme va faire d'abord le « tour de la société ». Une personne qui l'appelle? Ah! un monsieur! Il y court, remercie, et fait son « tour de société ». La femme bleuis-

sant toujours davantage, la pitié aide à la recette. L'homme constate vingt sous. « Vingt sous, ça ne fait pas un compte! Un « tour semblable vaut bien quarante sous!

« Allons! encore vingt sous parmi toute la « société! » Et pendant que la femme s'asphyxie, l'homme décompte lentement : « Plus que dix-huit sous, dix-sept, seize... » Pour le dernier sou, plusieurs personnes se décident à la fois. Alors, de bonne humeur, l'acrobate dit : « Ne jetez plus, je n'accepte-

rais pas ! On rit. Et la femme enlève ses liens.

Debout devant le petit chemin de fer en

miniature, ou assis sur un banc, devant les bateaux qui tournent en tanguant, les petits occidentaux, de toute leur âme, de toutes leurs forces — *désirent*. Ah ! monter

dans le train minuscule, être emportés dans ce balancement, au son des bouteilles dont

un virtuose a fait son orchestre! Bouteilles, miroirs qui tournent, machine qui siffle, tout est le bonheur, la volupté que toute la

puissance d'un maharajah ne pourrait leur rendre plus tard.

C'est ce que sait ce pauvre ouvrier, ce paria qui porte deux petits sur ses bras,

qui se résigne à peiner par ce dimanche où tous espèrent de la joie, pour que les jeunes yeux aient le frisson d'aurore, le souvenir inoubliable? Que Souryâ et les Açwins le protègent!

D'ailleurs, malgré mes préventions d'Oriental, j'aime la coutume européenne qui oblige

le père, le mari, l'amant à promener fille, femme ou maîtresse. C'est un charme

extrême, les quelques gracieuses filles vêtues de clair.

Un printemps dans le ruban de la natte

à boucle, dans les plis si doux de la jupe troussée. Merveilles blanches dans le trivial des foires, le secret du plaisir n'est-il pas, pour beaucoup, dans les jolies flâneuses, si distraites, et qu'on peut suivre, regarder, aimer à deux pas, en se figurant le frais ou l'orgueilleux poème, l'idylle au mariage paisible ou de passion tourmentée.

Le cœur s'arrête à l'intime splendeur de cette nuque, de ce jupon plissé, à l'aimable geste, à la soie vivante des boucles. Il peut aller, l'affreux orchestrion, rien ne désenchantera la fête, et parmi la poussière, la fumée infecte des fritures, les tristes trombones, les cloches,

le cœur vivra la profondeur des forêts, des montagnes, des vallées à l'aube.

La foule grossit et s'anime. La vivacité s'éveille; la badauderie, d'abord un peu morose, prend consistance. Aux groupes

isolés, aux têtes clairsemées, levées dans une curiosité vide et moutonnière, succède

la multitude arrêtée devant les parades. Oh! la parade des fêtes populaires de l'Occident! C'est là que se dépense le meilleur de la foire.

... Avant la parade...

Tout faiblit devant elle; c'est le chef-d'œuvre : le plus beau spectacle de ces hommes du vagabondage ne doit-il pas être en plein air?

A elle, toutes les ressources de la troupe, tout le ruissellement des paillettes, tout le sel des reparties, toute l'animation jocrisse et la verve cocasse, et la splendeur des lumières! C'est Arouna (1) plus belle que le grand jour!

Grâce au prestige des étincelles, des lueurs, des jeux mouvants de la mousseline et des couleurs auréolées dans quelque jet

(1) Arouna, l'aurore.

resplendissant, quelque rais lunaire de feux électriques, les tristes hères des grand'rou-

tes, les mornes filles crasseuses et hâlées, les voilà vêtues de grand luxe illusoire, transfigurées dans le rythme et l'éclat, dominatrices des foules, pleines d'enchantements

délicieux pour les regards naïfs du peuple. C'est leur guerre, aux Nomades, guerre quelquefois pleine de navrants dessous.

Par les jours où la foule est rare, où le vent est dur, où la pluie menace — c'est souvent une Bérésina de pitres, un Waterloo de danseuses et d'acrobates, mais un désastre vaillant, où ils déploient les forces du désespoir et les ruses des loups affamés !

Et la parade est encore le symbole de la poursuite du bonheur. C'est l'étincelante apparence, l'espoir diamanté, la promesse des sorciers — c'est le pays merveilleux aperçu dans le rêve — c'est le projet avant l'exécution.

Ne sortez pas du rêve, méfiez-vous de l'intérieur de la baraque : vous y serez éternellement déçu, quoique la foire ait ses virtuoses et ses surprises.

Voici venir, à travers la foule, avec sa petite corne qui conjure le mauvais œil, l'Homme-des-Bêtes, le légendaire Pezon, vieillard dont la science est de parler aux grands fauves; il a l'allure d'un anachorète doux et rude, qui, à force de vivre parmi les fauves, a pris de leur figure. Sur sa face maigre, la peau est semblable à de l'écorce; ses cheveux sont pareils à ceux des ermites du Mont Tchitrakouta. On se le figure près de la Mandakini aux eaux saintes, dans la pure retraite où vécut Rama. Les gazelles vien-

draient le visiter, et les tigres épargneraient sa chair amie des bêtes.

Il vient une heure où, avec la complicité de la nature, la fête peut, en ses faibles moyens, atteindre la beauté. Oui, tel soir crépusculaire, les jupes de gaze défraîchies, les maillots flasques, les figures lasses, se baignent et se retrempent au Rêve. Un pinceau de lueurs prodigieuses vient du Couchant sur des créatures adorables. Les petites jambes apparaissent suaves de la tristesse colorée de jour effervescent; la mousseline décuple des jupes est une nue où plongent les lumières, les paillettes sont comme la joie des lucioles par les buissons. Le Rêve du monde sur les pauvres filles les affine d'infinies délices, le cœur de l'homme du peuple est plein de l'étonnement du prodige, car il sait que ce sont ses maîtresses, celles qui lui donnent leurs lèvres aux soirs tièdes; et quelle splendeur de les voir tout à coup ciselées, radieuses, et que la légende du crépuscule les fasse semblables aux plus fines de celles que l'on voit dans les équipages au retour du Bois... Qu'ils aillent, les bras et les jambes adorables, afin que le pauvre homme emporte des visions à satisfaire les dieux de l'Olympe. La foule est pour

l'estrade comme l'estrade pour la foule — un éblouissement. Des minutes idéales harmonisent ces deux bêtes face à face:

la charmeuse et la charmée. Elles vont danser, les petites danseuses avec le don de grâce de la lumière. La foule de Paris, nerveuse, presque poignée, les

suivra dans l'extase, et parmi tant de silhouettes merveilleuses, la plus magnifique, peut-être, sera celle d'un mitron, statue blanche, au vêtement quasi oriental

que le couchant arrose de lumière exquise.

Mais le grand drame pittoresque, jailli du hasard et de l'espace, prend fin. Les cris rauques du pierrot et du pitre rompent le charme, une poussière s'élève des pieds en marche et, de toutes parts, les orchestres éclatent, les cloches sonnent, les tambours sont étourdissants, des fusils détonent,

... Dans les coulisses...

des machines à vapeur sifflent, les écheveaux de sucre croulent avec lenteur, les plaques à crêpes fument sous le beurre suifeux, et la vie foraine réapparaît une école d'insouciance par les noires heures craintives et économes d'une civilisation raffinée, la réserve nomade, le bégaiement d'une esthétique primitive, le tâtonnement au plaisir des humbles, un rameau plus délicat enfin de cette plante aux énormes branches, à la vie formidable mais seulement ébauchée qu'est le Peuple en tous pays.

(A suivre)

J.-H. ROSNY

Eyrimah

ROMAN LACUSTRE

✡

PREMIÈRE PARTIE

I

LES VILLAGES LACUSTRES

Sur le lac de Re-Alg (1), dans la Suisse actuelle, les villages sur pilotis se disséminaient comme des îles à l'embouchure d'un fleuve, et des populations brunes, courtes de taille, aux yeux ronds, à la tête large y abondaient. C'étaient les envahisseurs asiatiques, ceux qui durant l'Hiatus avaient filtré en Europe par les grandes forêts et les rivières de la plaine Ourale, par les défilés du Caucase.

(1) Ce récit se passe il y a 6,000 ans environ.

La race blonde, haute de taille et de crâne long, qui errait à l'époque de la pierre taillée aux savanes d'occident avait, après des siècles, reculé vers le Nord, suivant le Renne et le Mammouth, allant préserver aux frimas cette vigueur et cette audace, qui devaient lui assurer une place souveraine dans l'histoire du monde. Par le nombre et l'organisation plus avancée, les asiatiques avaient vaincu, et, vainqueurs féroces, souvent ils avaient exterminé le rival dont la trace disparaît en des districts pendant des milliers d'années.

Ceux des grands nomades à têtes longues qui n'avaient pas fui dans le Nord s'étaient vus rejetés vers les péninsules arides, sur le bord de l'Océan et sur le sommet des montagnes. Mais des tribus se maintinrent dans les plaines par des circonstances heureuses ou furent respectées des envahisseurs, si bien que de l'alliance volontaire des uns et de la soumission des autres il naquit une race mixte, à tête ronde, à taille moyenne et qui souvent joignait des yeux bleus allongés à des cheveux sombres, ou des cheveux clairs à des yeux ronds et bruns. Cette race de mélange où se retrouvaient, suivant la règle, les types extrêmes, fut bientôt dominante; mais longtemps, dans des pays pro-

pres à la coexistence des deux familles, le type asiatique et le type européen se conservèrent purs. Ainsi il advint pour des régions de la Suisse où les bas plateaux nourrissaient les vainqueurs industriels, agricoles et pastoraux, où les sommets et les gorges profondes cèlaient des chasseurs d'ours, de chamois et de bouquetins, issus de l'autochtone des âges froids de la Magdeleine.

A la fin de mai, un soir, le lac gisait sous la clarté couchante, le profil des montagnes se levait sur le Nord, les eaux merveilleuses où baignait un éclatant crépuscule, remplissaient l'ouest. La vie semblait lente, figée dans le rêve de lumière qui termine la journée du monde, et tel homme de ces temps, dressé au promontoire des villages, pouvait sentir la virginité des choses, le mystère proche, les forces dormantes en son cerveau comme elles dormaient dans la nature.

Sur des centaines de lieues de forêts, par la nudité des plaines immenses, la bête libre se riait encore de l'homme, l'urus et l'aurochs, le sanglier et le grand cerf, le loup,

le renard ; la loutre ondulait dans les fleuves, l'ours gardait les cols infranchissables, l'aigle tombait au flanc des abîmes, les oiseaux sans nombre peuplaient la frêle densité des arbres, les reptiles tournaient leurs hélices resplendissantes aux troncs minces, et l'ardeur des insectes était comme si leur monde balançait encore celui de l'homme.

Il avait fait chaud, les lacustres reposaient dehors, au frais, et quelques-uns seulement s'occupaient à réparer des armes, à construire des meubles, à moudre entre les deux meules d'alors, une petite posée sur une grande, la farine du lendemain. Personne n'était admis à l'oisiveté dans le jour, le travail érigé en loi.

Au soir, l'activité s'épandait en causerie, en jeux de hasard, en pratiques fétichistes. Un crieur disait par la rue les noms des veilleurs destinés à remplacer ceux qui gardaient les ponts. Sur des pilotis innombrables en bois d'orme ou de sapin une vaste claie posait, de branches minces. Suivant le rang et la fortune l'habitation était vaste ou étroite. La porte se fermait d'une barre transverse et la fenêtre souvent était garnie d'un mince tissu en fibres de tilleul.

Beaucoup de petits meubles en bois, des bijoux marins importés, des agates polies,

des os en parure, mais surtout de belles armes, de la poterie de cuisine, des vases d'ornements, des meules à broyer les céréales, des cadres à tisser le lin ou la fibre de tilleul; et le foyer était de quatre pierres en auge avec une cinquième pour le fond. Déjà enfin, un petit monde familier, des objets complexes, annonçant les joies intimes, la demeure vivante par mille travaux, un attachement de fourmi pour la hutte où s'accumule le produit de l'effort, pour le village qui garantit de l'ennemi commun, pour les fétiches qui versent la chance, sauvent de la maladie et de la mort...

Le soleil plongea, le crépuscule se conjugua dans l'eau, un oiseau colosse ouvrit ses ailes sur le brasier de l'horizon. Partout des flammes courtes comme la toison des brebis en automne rongeaient les monts factices, quelques bandes de duvet figuraient des promontoires sur des eaux pâles, trois grottes resplendirent et s'effondrèrent tour à tour dans les nuages. Et ces choses prodigieuses. Eyrimah, l'esclave blonde, et Rob-In-Kelg, fils de Rob-Sen, les contemplaient sans analyse.

Rob-In-Kelg avait bientôt dix-sept ans; belliqueux comme son père, le plus puissant colosse de Re-Alg, il avait la fierté de son corps. Déjà dans ses jeunes lignes paraissait la force de Rob-Sen, les muscles redoutables, mais sa face était douce dans l'orgueil.

Tout enfant il fut capté par la blondeur d'Eyrimah et par l'étrangeté de son caractère. Loin de l'adresse de ses compagnes ou de leur assiduité, elle semblait vivre au delà des choses. Lui, de ses aïeux industriels et agricoles, trempés aux cultes de la chance, aux lois de la propriété, voyait partout l'utile et la conquête.

Elle donnait une grâce aux êtres, douée d'une puissance plus libre, d'un esprit créateur, d'un génie moins parfait mais vaste, où plus de matériaux seraient pour le futur. Si In-Kelg avait la passion du rêve d'Eyrimah, elle admirait en lui, au rebours, la promptitude et la certitude.

Assis au bord de la plate-forme, les jambes balancées sur l'eau, leurs songes différaient comme auraient différé des enfants issus de leur double mariage, si lui avait épousé une brune lacustre ou elle un jeune homme parmi les tribus blondes de la montagne.

La guerre et son effroi, des paysages de

nuit et d'embuscades, des coups, des blessures, des butins, des armes miraculeuses, la chance donnant la victoire, des troupeaux sur les pâturages de la montagne, des esclaves pour faire lever le blé ou l'orge, c'est le rêve d'In-Kelg.

Pour Eyrimah, mouvante et souple, le lac, comme le fouillis des villages, comme les arbres de la rive, les dentelures, les courbes longues de la montagne, les cheveux frisés, les yeux bruns et la bouche d'In-Kelg, tout est grâce. Elle se donne, pénétrée des choses et les pénétrant, à la recherche d'aventures légères et miséricordieuses, sans grand souci d'unir les fils épars de ses idées.

In-Kelg est tel qu'un plein jour, âpre de clarté, sous la trompette du coq, sous les fortes moissons, sous les brebis en laine... Eyrimah offre plutôt l'aube humide de juin en forêt, des brumes flottantes, une lumière tendre, des arbres ramifiés à l'infini, des bêtes libres et capricieuses.

Ils étaient donc assis au bord de l'eau dans la fragilité suave du printemps, et In-Kelg se prit à dire :

« J'ai frappé de ma flèche un corbeau sur la plus haute branche d'un chêne, tandis que le grand Widhorg l'avait manqué ! »

Eyrimah regarda son ami avec une pleine admiration, nuée de tristesse :

« Tu deviendras plus fort que ton père, — fit-elle, — plus adroit que Slang-Egh, et plus vite à la course que le maigre Berg-Got... Puis tu mépriseras ton amie, tu choisiras ailleurs ta femme. »

In-Kelg la regarda en jeune maître; elle s'en révolta malgré l'esclavage.

Une fierté grandissante avec les années vibrait dans sa chair. Mince, comme les bouleaux, on la savait plus indomptable que le loup viril, et le chef, dont elle était captive depuis la tendre enfance, un jour avait voulu la tuer parce qu'elle avait refusé d'obéir. De même qu'elle n'était point si rapide de pensées que ses compagnes, sa

face restait enfantine, noyée d'innocence, et aristocratique dans le milieu par la blancheur de la peau, les traits fins ainsi que les graminées en fleurs, les yeux d'un bleu très doux.

Esclave dès l'âge de neuf ans, son amour pour In-Kelg virait aux approches de la nubilité, trouble, se préparant aux crises de la passion qui sont les ouragans d'avril sur les forêts, quand la main frénétique des ramures secoue la splendeur ouverte des corolles. Elle rêvait le sacrifice, l'offre à son amour du sang trop abondant de ses veines. Lui aimait surtout dire ses jeunes exploits sous la tendresse féminine.

Tandis qu'ils venaient au silence, la brume du soir noyant les villages lointains, l'ombre aux pieds des arbres avec un halo par les branches, un homme surgit derrière eux, à la lourde mâchoire, à l'œil embusqué sous le sourcil comme un bandit dans un fourré, au front curve de brute. Il resta les épier, épié lui aussi par un colosse trapu, large face sereine. L'homme à la forte mâchoire était Ver-Skag, le maître d'Eyrimah; l'autre était Rob-Sen, le père d'In-Kelg.

La nuit grisonna davantage, puis une grande lune rouge, émergeant derrière les sommets dentés, parut vomie de quelque monstre. Sa passion grandie, Eyrimah posa sa main sur le bras du jeune homme :

« Jamais l'esclave Eyrimah ne pourra devenir ta femme ?

— Si mon père t'achète à Ver-Skag, — dit In-Kelg — ou si tu t'enfuis et que je te retrouve ! »

Elle y rêva, fâchée d'être la servile qu'il ne pourrait prendre sans déchoir, mais In-Kelg :

« Quand je serai tout à fait un homme, je ne voudrai nulle autre que toi. »

Elle grelotta, leva les yeux vers lui, et voilà que Ver-Skag vint la saisir rudement. In-Kelg voulut s'opposer, mais Rob-Sen l'arrêta. Alors Ver-Skag chassa devant lui Eyrimah ; Rob-Sen et In-Kelg côte à côte regardèrent le lac, et le jeune homme était sombre, car Ver-Skag avait presque battu son amie.

Rob-Sen, après avoir songé à l'amour d'In-Kelg pour la captive blonde, reprocha cet amour à son fils. In-Kelg défendit Eyrimah, son courage, son art de pénétrer les rêves qui la rendaient précieuse à Vi-King, le prêtre supérieur. Et Rob-Sen l'écoutant,

resta partagé entre l'ennui d'un mariage vil et le désir de faire servir son fils à l'alliance avec les montagnards, car il pressait depuis longtemps cette alliance, presque seul à la vouloir, tant la haine était rigoureuse entre les deux races.

Trente ans écoulés, Rob-Sen avait suivi le vieux Teb-Sta, son oncle maternel, venant fonder, selon l'usage, une nouvelle bourgade. Maintenant que Teb-Sta était mort, Rob-Sen marchait le premier parmi les fondateurs, ne le cédant qu'aux prêtres. Il aimait la bourgade, le lac, l'île mère et toute sa race d'une manière puissante de colosse, et il était la fleur des siens, un de ces hommes créés dans le temps qu'une nation approche du dangereux apogée, alors que l'avenir tremble devant elle et que le passé se glorifie.

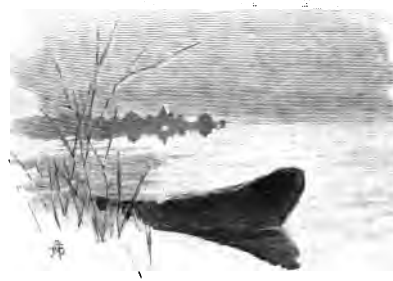
In-Kelg l'admirait en silence dans le respect de sa beauté victorieuse et la nuit, toute claire, les pénétrait tous deux de graves ardeurs, tandis que la vie, près de finir, s'exaltait au village.

Les enfants en bandes considérables se ruaient par les plates-formes en jeux farouches. Dans l'indécision du soir, parmi les cachettes nombreuses que ménageaient les huttes, partout des petits cœurs bon-

dissant sous de maigres poitrines, des yeux de bêtes fuyant par les halliers, des yeux aigus de fauve scrutant les ténèbres, puis des cris, l'illusion affolée de la poursuite, l'émulation d'échapper et de saisir qui jetait à l'eau le fugitif et le capteur, les faisait plonger sous les pilotis, suscitait des pugilats terribles où de jeunes dents de loup s'enfonçaient avec frénésie dans les chairs, où, dans l'ardeur de se débattre, survenait une épouvante réelle, une réelle férocité. Des frères, des amis se groupant, élargissaient la bataille. Masses en camps adverses, ils se gourmaient et se griffaient, tant que les femmes intervenaient, tordant les cheveux, envoyant des giffles cruelles. Silentiés par la terreur et réconciliés, ils s'assemblaient en parties sournoises, en cercles despotiques aux faibles, inventant des trappes à s'ouvrir sous les pieds d'une victime ; et le mal poussait en eux sa plante noire, l'âpre désir de torture et de misère tel que chez le chat ou le singe. Plus tard, une mansuétude tremblait sur eux, leurs jeunes âmes ouvertes à des souffles plus haut, et ici se dressait quelque poète mi-nu semant des magies primitives de paroles et, sur des bribes de vieilles histoires, brodant des épouvantes et des joies,

l'Heure de la Bête et l'heure de l'Homme.

Alors, dans l'effroi commun, ils s'élargissaient; les huttes, leurs arêtes croisées ainsi que des coupants de cristal, le fouillis des ramilles où reposaient leurs petits pieds, les ombres de la lune, la cloche du ciel, les mille rais vacillants de l'infini, cela tissait une chair abondante et fraîche sur le squelette des dogmes et refaisait en eux l'art perdu.



II

LA FUITE

On avait levé les ponts, le village pris de sommeil se taisait, les enfants étaient couchés, quelques femmes achevaient de cuire du pain en galettes dans un lit de petites pierres surchauffées, quelques hommes priaient devant des fétiches, lorsque le cri du veilleur retentit sur l'eau en cercles sonores jusqu'aux villages voisins.

Tous jaillirent des huttes en désordre, même les femmes et les petits; mais seuls les hommes armés de la lance, de la hache

ou de l'arc s'avancèrent jusqu'aux défilés des ponts, avec de rauques clameurs, trapus et rapides, pleins de colère et d'effroi.

C'était sur la berge, assez loin, presque hors de portée des flèches, une troupe d'une quinzaine d'hommes qui marchaient furtivement. Aux clameurs des lacustres, ils ne répondirent pas d'abord, mais une flèche étant partie du village, ils s'avancèrent vers l'eau, et le cri qui sortit de leur poitrine sonna comme les antres des montagnes.

Les chefs lacustres, durs et précipités, défendirent de lancer des flèches, et, durant quelques minutes, la foule ondula sous des sentiments divers, entraînée surtout à vaincre la crainte par la fureur, les centaines de corps bas de stature induits d'électricité belliqueuse, d'une rage d'abeilles ouvrières contre l'ennemi de la ruche, avec des yeux de ruse et de cruauté. Cependant les hommes de la rive maintenant apparaissaient sous la lune. Ils étaient très hauts, le buste long, la jambe un peu courte, et ils frappaient de leur main libre leurs poitrines immenses et rugissantes comme pour des défis et pour des reproches. Leurs épaules portaient des fourrures de chamois, de bouquetins, d'ours ; de longs cheveux

blonds tombaient sur leurs joues ; une inexprimable noblesse saillait de leur allure comme la grandeur des monts où ils habitaient.

A les voir, la multitude des lacustres s'enrageaient d'une rage plus profonde que le présent, une rage de vainqueur pour la beauté du vaincu. Prompts et féroces, noyant le remords aux pratiques fétichistes, le désir de la destruction abominable les faisait hurler en voix aiguës, et, à se sentir plus nombreux et mieux armés que l'adversaire, la plupart eussent voulu le combat, sans souci des suites. Mais les chefs ne pensaient pas ainsi. Ils savaient les guerres anciennes, le courage des montagnards, et, d'ailleurs, quelques-uns tremblaient pour leur fortune.

Ils imposèrent silence à leurs hommes. Six ayant murmuré, ils les frappèrent rudement. Alors la nuit régna de nouveau, car les hommes de la montagne se taisaient aussi. Suivant la coutume, un prêtre s'avança sur un des ponts et il levait la main dans la clarté lunaire.

Quelques mots communs, introduits chez les lacustres par les autochtones vaincus, servirent à l'échange des pensées. Graves, presque tristes, les montagnards dirent

leurs intentions pacifiques, mais affirmèrent leur intrépidité. Ils méprisaient l'injure, ils ne pouvaient admettre qu'on les attaquât. Le prêtre répondit que les lacustres étaient les plus forts, qu'ils pouvaient lever une armée et assaillir les tribus vagabondes de la montagne. Alors un des plus grands porteurs de fourrure se mit devant les siens sur la rive et dit avec colère que les lacustres ne devaient pas se risquer sur les sommets, que chaque vie de montagnard coûterait mille vies adverses.

Le chef Ver-Skag, la sombre brute, plein de rêves de massacre, écarta ses compagnons et il brandissait sa hache luisante comme l'onde à la lune, il murmurait des paroles insultantes et guerrières. Le prêtre l'arrêta et dit que cinquante villages étaient sur les eaux, que plus de deux cents s'érigeaient sur les bas plateaux... Chaque fois que les hommes des montagnes étaient descendus ils avaient connu la défaite. Et pourquoi le vaincu parlerait-il en vainqueur? Le lourd sentiment de leur faiblesse dut peser sur les montagnards, car ils se turent, groupés, se rapprochant des rives dans un défi muet. Le prêtre poursuivit, rappelant que les montagnards n'avaient pas le droit de marcher sur le territoire des

lacustres dans un temps où le blé était semé, où l'on commençait de mener les troupeaux à la pâture.

Les hurlements de la foule haineuse appuyèrent les paroles du prêtre, des haches polies montèrent au-dessus des têtes, des pointes de flèches et de lances hérissèrent la nuit. La clameur s'accrut encore, quand le grand montagnard marcha jusqu'à la limite du lac, la poitrine dénudée. Mais tous les prêtres levèrent des mains désapprobatives et la multitude féroce s'apaisa, écouta.

Dans le calme, la voix profonde du chef blond confirma les intentions pacifiques de sa troupe. Ils avaient été surpris par une avalanche, obligés de traverser les bas plateaux.

Les chefs lacustres opposèrent à ces paroles d'insultantes chicanes. A la fois la prudence de leurs richesses et la montée de sève du printemps, le sang belliqueux et avide de la race, les travaillaient. Ils revoyaient avec des grondements d'enthousiasme et de convoitise les jours de gloire et de butin. Mais déjà les hommes de la montagne disaient les noms de leurs alliés, et quand les lacustres surent que c'étaient les puissants villages des grands lacs de

l'ouest, ils tressaillirent de haine et de terreur.

Les grands lacs de l'ouest, leurs rives, les plateaux voisins étaient tenus par des peuples triomphants introduits par les défilés, une nation fraîche. Les vieilles tribus à têtes rondes, longtemps préservées de tout contact par les montagnes, et qui tenaient l'autochtone prisonnier sur les hauteurs, avaient plié devant les légions de l'homme nouveau, apportant une industrie très haute, une forte discipline guerrière et des muscles volumineux.

Cependant, la ruse et la prudence de la race s'incarnèrent dans le prêtre inspiré par Rob-Sen : il convia les montagnards à se rapprocher du village. Ils hésitèrent d'abord, puis, avec la cordialité de leur vaste poitrine, ils franchirent les ponts que les veilleurs abaissaient sous leurs pas.

La foule muette était silencieuse comme une femme aux mauvais jours, quand le sang qui l'opprime ensanglante son rêve; mais lorsqu'un conciliabule se tint entre les prêtres et les chefs, elle s'épandit en paroles rapides, comme un fleuve encaissé dont le canal s'élargit tout à coup et qui frémit sur des pierres.

Les enfants réveillés jouaient bruyam-

ment, les chiens aboyaient avec fureur.

In-Kelg avait retrouvé Eyrimah et il lui tenait la main, il lui disait sa tristesse. Ravie de l'inquiétude du jeune homme, de la supplication jalouse de sa voix, elle avait une mutinerie légère, elle ouvrait sur lui des yeux adorables qui riaient dans la clarté de la lune.

Ver-Skag, ennuyé du dénouement pacifique de l'aventure avec les montagnards, séparé du groupe des chefs, vit l'idylle et une rage de mâle frustré le tenailla. La fille blonde s'enfuit, et Ver-Skag, la voyant disparaître dans la maison, s'arrêta devant In-Kelg avec un mépris affecté :

« Cette nuit même, — ricana-t-il, — Eyrimah...

— Prends garde à toi, — fit le jeune homme, — si tu oses toucher à Eyrimah.

— Je ne crains ni toi, ni ton père. »

Il s'éloigna pourtant, soit qu'il eût peur de l'attitude d'In-Kelg, ou qu'il lui fût plus doux de savourer longuement sa vengeance, ou encore qu'il jugeât l'heure inopportune.

Le conciliabule des chefs avec les montagnards se terminait. La foule rentra pêle-

mêle avec des regards farouches aux hommes de la montagne qui s'éloignaient par la rive.

Ver-Skag grondait comme un chien menacé. Ses petits yeux noirs et ronds célaient des colères sans plus de nuance que sa prunelle noyée aux fumées du sombre iris, des colères lourdes comme la spatule de sa main, comme l'arc aplati de ses tibias, comme sa mâchoire débordante. Il resta le dernier à sa porte, salué par les plus féroces de la tribu qui consultaient son ricanement. Il vit les dernières silhouettes disparaître dans l'ombre; il entendit les dernières querelles, le piétinement du bétail humain se préparant au coucher, puis il rentra, fiévreux.

Une lucarne, ouverte à l'opposite des vents dominants à cause de la chaleur, laissait entrer la lune. Les jambes d'Eyrimah étaient dans la lumière, une sorte de halo éclairait sa jolie face. Elle feignait de dormir, ruse de coccinelle pour éviter les coups ou les mauvaises paroles.

Lui restait devant elle, travaillé dans les fanges de son être ainsi qu'un estuaire à la marée.

C'était un ténébreux désir où se mêlaient l'horreur et la poésie des mares à tourbe,

quand flottent les acides des fièvres parmi les végétaux brûlés, quand des phosphorescences errent sur les débris visqueux des vies inférieures, quand l'onde est obscure à travers la foison des lentilles, quand grouillent les têtards et la salamandre sur le savon des glaises.

Eyrimah sentit un corps entre elle et la lumière, puis une tiédeur, un souffle dur, une haleine proche de son visage.

Elle ouvrit les yeux.

Ver-Skag agenouillé avait un large rictus de monstre. Eyrimah y lut le danger confus qui attire ou épouvante la femme. Elle s'évada, elle atteignit en silence la porte. Là, elle fut rattrapée, ramenée dans la case, renversée sur le sol.

Elle se débattit, hurla, mordant et griffant la brute, tant que de la chambre une silhouette trapue émergea : la femme de Ver-Skag !

Elle eut en un instant des cris de furie, une rage de taupe rencontrant un intrus dans son terrier. Elle se rua sur le chef, elle lui ouvrit la nuque avec des dents carnassières, elle lui balafra le front de ses ongles, et, plus que tout, elle l'étourdit d'injures.

Lui, redressé, avait une haine peureuse,

levant le poing, mais n'osant approcher, la sentant plus électrique, plus cruelle, plus décidée que lui.

Eyrimah se réfugia dans un coin, tandis que l'homme et la femme restaient en présence. Alors, sa jalousie moins immédiate, la femme se détendit. Elle se laissa battre, sachant qu'elle y puiserait une force neuve, faite de la réaction de Ver-Skag et de ses griefs à elle. Le calcul fut juste; le chef passa dans l'autre partie de la maison : mais il prévint Eyrimah qu'elle serait à lui et non à In-Kelg, que tel était son droit de maître, et qu'il en userait. Néanmoins, une fois parti, il eut ce sommeil légendaire des brutes où l'histoire des faibles a puisé tant de ressources.

La jeune fille restait songeuse dans les givres de la lune. Etre de finesse, aux énergies cérébrales, aux puissances ténues conquérantes des mondes et qui sont aux puissances grosses du muscle comme la chaleur et la lumière aux coups de marteau, infiniment plus sûres, mais arrêtées à des lois plus rares et minutieuses, Eyrimah se sentait capable de vaincre Ver-Skag, à la réserve du même accident qui écrase le judicieux insecte sous la pierre qu'il creuse.

Que Ver-Skag usât de violence une

minute, elle était perdue et, par là, se gravait en elle, sous la forme de pensée, l'effort matériel des siècles à balancer le nombre par la qualité, la force par la ruse.

Elle résolut de fuir, mais Ver-Skag ayant fermé la porte et la fenêtre, le bruit qu'elle ferait pour les ouvrir éveillerait l'homme et, avec lui, l'épouvantant danger. Or les frêles corolles de la pudeur s'épanouissaient plus radieuses en elle depuis qu'elle avait vu le trouble d'In-Kelg. Elle tremblait d'une fièvre d'amour et de crainte, cherchant un moyen.

Rampant vers la porte, elle passa devant la pièce où le chef dormait; il dut l'entendre, il se retourna dans son sommeil, murmura des mots menaçants. Elle revint vers sa couchette, pleine d'angoisse. Des minutes suraiguës coulèrent, puis, dans la broussaille de sa recherche, une éclaircie se fit : elle songea qu'il existait un trou à la muraille de la case, dans un coin fort éloigné; elle résolut de s'en aller par là.

Lente, elle trouva la fissure, l'élargit un peu, y coula son corps mince et fut dehors. Mais là, si habile qu'elle fût, elle risquait d'être vue à traverser le village. Elle ne pouvait non plus atteindre les ponts. Alors elle résolut de gagner la partie large de l'île

opposée à la rive, et, afin d'y réussir avec le moins de danger d'être reprise, elle rampa jusqu'au plus proche rebord de la claie et se laissa glisser dans l'eau.

Elle fut sous la plate-forme de l'habitation, dans la cave où les pilotis étaient comme les stalactites d'une grotte. L'humide, le fleur de moisissure, les ténèbres, la nage fuyante des rats, rien ne prévalut contre la jeune exaltation de son courage.

Par endroits la lune poussait un faisceau de rayons ou pleuvait en fils minces. Le lac était tiède. Tout au loin, amincies par la distance en échappées éclatantes comme l'écorce des bouleaux, des blancheurs déferlaient, marquaient la fin des claies.

Il était impossible de nager. La fille blonde, accrochée de pilotis en pilotis, avançait laborieusement. Elle touchait des algues visqueuses très douces et répugnantes qui rampaient sur le bois, des chauves-souris s'évadaient par une lucarne, des poissons surpris faisaient bouillonner l'eau et, quand ils traversaient la lumière, ils remuaient des écumes de feu pâle.

Au plus épais de la colonnade, Eyrimah hésita : elle ne voyait plus que des fenêtres régulières de clarté, c'était partout des

galeries de bête souterraine, une chose farouche et emmêlée, les pilotis ainsi que des ramilles sous bois et quelques coquillages dessus pareils à des corolles. Son bras nu, brusquement zébré de lueurs, semblait un merveilleux serpent, et les lourdes draperies du flot clapotaient, se frangeaient sur son jeune buste, enveloppaient d'une étreinte froide ses jambes fines, sa taille aimée d'In-Kelg.

Elle finit par gagner le dessous de la rue où s'étendait une galerie plus large, éclairée au fond d'un tout petit rectangle bleu.

Là, elle put nager, ses mains sveltes appuyées sur l'onde, ses pieds la poussant, silencieuse, et les fils de la lune, plus nombreux, l'enveloppaient d'une trame mobile, posaient des yeux pâles sur la pâleur de ses cheveux. L'eau semblait monter vers le rectangle lunaire, élargi davantage à chaque brassée. Une plainte sourde, un renaclement, sortait des confus pilotis avec le clapotement d'une vague jetée d'espace en espace.

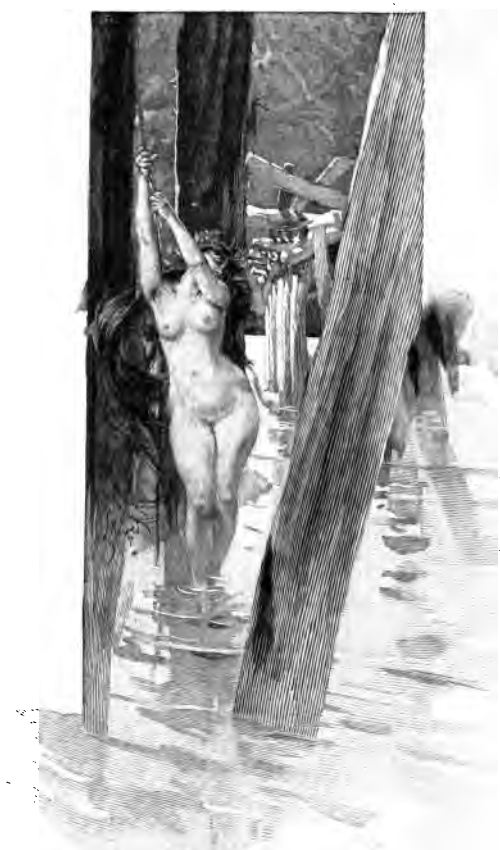
Mais Eyrimah eut peur, car un pas foulait la claie sur sa tête. Elle craignit Ver-Skag. Elle s'accrocha au pilier le plus proche; elle attendit.

La lune, maintenant, devait tenir le

zénith; car on voyait sa clarté sur le lac, mais à peine elle entrait dans la galerie par le rectangle, tandis qu'elle projetait à certaines fentes des nappes rigides que l'eau brisait de son va-et-vient. Une brise naquit, flûta parmi les piliers. Les flots se rompirent en mille facettes où les rayons dansotaient, agiles comme les gyrins sur les

mares; la cave lacustre, la grotte aux stalactites apparut semblable à l'âtre des jours d'hiver quand les guêpes de l'étincelle volent par les ramilles desséchées.

Le cœur de l'enfant était dans sa poitrine ainsi que les marées de l'Océan. Sauvage comme la louve que rien n'a pu réduire, avec les élans de la biche, la clameur des lionnes orgueilleuses, et gros ainsi que



l'orage qui n'éclate pas, l'instinct de la pudeur débordait sa vie. Nul autre effroi que d'être reprise et violentée, et plutôt que de se sentir vaincue, elle aurait lâché son pilier, elle se serait immergée.

Le galop s'arrêta : au bout de la galerie, une ombre fut projetée, un corps resta suspendu. Eyrimah réfugiée dans les pilotis entendit des rames, puis vit une barque. Elle songea que ce pouvait être quelque marchand en route pour un autre village, et elle reprit sa coupe silencieuse, atteignit l'ouverture.

Déjà loin, l'embarcation filait sous la lune. Le lac clapotait d'abondance, des lames accouraient du large, déferlaient lentement, et la lumière pure, ballottée, faisait vibrer une lune très longue dont la traînée venait à elle en zigzags.

Elle s'orienta. Elle était à l'opposite des ponts, où l'on ne mettait pas de veilleur durant la nuit. Des barques en assez grand nombre et solidement attachées oscillaient sous la vague. Elle pensa d'abord en prendre une et gagner la rive ainsi; mais Ver-Skag pouvait s'éveiller; il verrait sûrement cette barque, il la rattraperait.

Elle résolut donc de partir à la nage et lâcha les piliers, triste de quitter l'île en

bois où son enfance avait coulé, triste surtout d'aller loin d'In-Kelg. Elle gagna le large pour atterrir à distance du village. Une fatigue paralysait ses bras dans l'eau plus froide du plein air. Le flot la contrariait, sa tête émergeait peu, roulée dans les plis de l'humide, ses cheveux mouillés étaient sur sa face, à ses épaules et à ses bras. L'image de la lune fuyait dans les profondeurs. Elle la regardait, la suivait. De petites rides fines, parallèles, ployaient cette image comme une étoffe souple. En dehors du sillon rompu de l'astre, le lac était obscur comme l'étain liquide regardé de biais, tandis que les rives apparaissaient blondes, de même que les cheveux d'Eyrimah.

Lasse, dans le péril, elle aima la grâce des arbres où des gouttelettes claires semblaient couler en cascade, elle rêva les troncs gris des tilleuls, rugueux et tièdes, où ses mains fripées se poseraient. Elle nagea plus vite, son corps frêle glissa par l'eau, tandis que sa tête émergeait davantage. Mais un peu de fièvre lui rosa les joues, la rive lui parut terriblement lointaine. Elle eut envie de poser sa tête sur le flot et de dormir, car ses bras s'engourdissaient, et sa poitrine soufflait durement, mais pour cinq minutes ses nerfs la soutin-

rent. Alors ses petits doigts s'ouvrirent, sa bouche affleura le niveau du lac, plongea. Elle se débattit une minute encore, anxieuse de la rive, puis elle enfonça, elle disparut, ses cheveux seuls restant flotter en algues longues.

Pourtant, sous l'eau, l'instinct la ranima, elle se raidit, nagea sur le dos, presque sans peine. Et comme ses oreilles se découvraient parmi la rumeur du vent, elle entendit une voix qui planait.

« Eyrimah ! »

Elle connut la voix de Ver-Skag, rauque comme une voix de la pierre, puis une autre voix, jeune, claire comme la voix des sources, cria encore son nom. Elle aima que ce fut In-Kelg, mais elle eut peur pour lui. L'énergie lui revint. Elle brassa rapidement les coudées qui la séparaient de terre, cacha dans un repli de la berge son corps humide et regarda le village où les deux hommes lui tournaient le dos.

Bientôt une dispute troubla la nuit. Les dents entrechoquantes, la fille septentrionale vit des poings levés, une mimique de combat, puis un troisième personnage intervenant, trapu, énorme. Elle sut que c'était le père d'In-Kelg, elle entendit la poitrine géante menacer Ver-Skag. Elle n'eut plus

peur, elle se réjouit avec une malice féminine, elle suivit la scène. Deux minutes de querelle, le colosse se ruant sur son adversaire, le corps de Ver-Skag projeté dans le lac. Puis le vainqueur ramenait impérieusement son fils au village.

Eyrimah restait à scruter la nuit, inquiète de savoir ce que Ver-Skag allait devenir. Bientôt une tête noire parut à la surface, flotta vers les pilotis. Eyrimah ne le détesta plus tant. Sa vie commune avec le chef lui revint en douceur. Elle fut contente de le voir sauvé. Elle eut la grande résignation des vierges, le désir du sacrifice.

Crainte des veilleurs, elle rampa dans l'herbe drue, elle atteignit les arbres. Sous leur couvert, elle n'eut plus si froid. Bien qu'elle eut mangé comme d'habitude, son aventure lui donnait faim, et, au rebours, elle n'avait pas sommeil. Elle résolut donc de marcher tant qu'elle découvrît quelque fourré, quelque roc où son expérience lui dénoncerait des œufs. Elle tordit auparavant sa pauvre tunique en fibres de tilleul, et, plus sèche, un peu reposée, elle partit.

La lune déclinait, grandie à mesure et moins pâle, la terre avait un frisson mélancolique, une nuit paresseuse s'étendait, sûre de son matin.

Ce ne fut que longues montées et courtes descentes dans les ombres toujours plus longues et les blancheurs bleuies de l'astre, puis elle s'arrêta devant une ouverture vers le haut d'un rocher où croissaient des chardons et d'où retombait une chevelure emmêlée de vigne sauvage. C'était presque inaccessible, le roc étant escarpé et aride, mais Eyrimah, sûre d'y découvrir des œufs et d'y capturer peut-être quelque oiseau, se sentait attirée par ce trou comme par un gouffre. Elle monta donc jusqu'au sommet et, là, elle regarda sous elle. Ses entrailles criaient. La vie ardente réclamait la récompense de l'effort, le sang nouveau. En vain cherchait-elle une autre place où elle put se nourrir. Partout des moutonnements herbus, les pâturages bien gardés des lacustres, déjà envahis par les troupeaux.

La nuit était devant ses yeux élargis de faim comme une hallucination, la coupe resplendissante, le disque nacré où tremblaient des vapeurs, la terre vaste envahie par des pans d'obscurité, les habitations lacustres sur le grand lac, les vaguettes semblables au revers des feuilles de tilleul, et la voix de la vie, en elle, un flux prodigieux qui a grisé l'être humain en ces jours comme à présent.

Elle se pencha, la chevelure de la vigne retombait doucement, intimement. Il lui parut impossible que les choses fussent insidieuses et, seul, le vertige qui retient les jeunes animaux l'arrêtait encore. Elle se décida enfin, se suspendit au-dessus du roc; mais alors la chute l'effraya à sentir le vide sous ses pieds. Elle resta longtemps ainsi, puis, par lassitude, elle céda; ses doigts s'ouvrirent, elle tomba le long de la déclivité. Heureusement le haut de l'ouverture surplombait, son corps passa dans sa vitesse, et seulement la tête et la poitrine s'enfoncèrent un peu. Lorsqu'elle frôla la vigne, elle l'agrippa d'un instinct farouche, et ainsi ralentit, puis arrêta sa chute. En se hissant un peu, elle fut dans le trou et s'y blottit.

Une joie confuse l'envahit, de sécurité conquise, d'audace récompensée. Au fond du trou ses doigts rencontrèrent des plumes chaudes. Un oiseau se débattit violemment, se sauva par l'ouverture, puis un deuxième. Eyrimah regretta la proie perdue, mais elle fut consolée en trouvant un petit tas d'œufs qu'elle reconnut frais. Elle mangea tout de suite, puis, satisfaite, elle se roula au fond de sa petite niche et s'y endormit.

A l'aube, Eyrimah s'éveilla. Elle resta d'abord immobile, engourdie de froid, à regarder les campagnes. La lune semblait une petite nue ronde prête à disparaître. Le jour montait de très loin, en bas, derrière des arbres, dans une poudre légère de la couleur des myosotis, et cela faisait dans le lac un trou blanc sur les bords, tandis que le noir et la brume mangeaient encore le reste. Une brise errait sur les plateaux parmi les plantes et elles vivaient toutes, les grandes en ondulations de reptile, les petites en minces frissons.

Passant la tête hors du trou, elle scruta le roc. Elle se trouvait très haut. La pierre, sous elle, lisse, n'ouvrait à aucune évasion. Elle ne pouvait songer à remonter. Désespérée d'abord à l'idée de mourir de faim dans ce trou ou de se briser en tombant, elle finit par découvrir un très étroit rebord continuant le seuil de l'ouverture. A cent coudées, ce rebord rejoignait la pente latérale du rocher et cette pente n'était pas raide. S'accrochant tant qu'elle put à des rugosités, plongeant ses mains convulsives dans des creux, elle marcha au long de la saillie, tourmentée de la sensation d'une chute en arrière. Elle réussit pourtant, fière, pleine des joies montantes de l'aube

qui tremblaient sur la montagne et sur le lac.

Dans l'horizon agrandi, quinze villages étaient visibles sur une étendue de deux heures de marche environ, le reste se perdait avec l'eau dans les brumes. Elle constata un mouvement inaccoutumé de barques entre les villages et des villages de la rive. Tout là-bas, à l'endroit où une rivière sortait du lac et où se dressait la cité principale, les embarcations se massaient comme au temps des guerres.

Émue pour In-Kelg qu'elle savait téméraire, elle gardait l'espoir d'une contestation des districts de pêche, d'un différent entre deux villages proches où, même au cas de lutte, les adolescents ne prenaient pas les armes; mais, comme elle marchait toujours, elle arriva dans la région des prairies, et là elle vit qu'on avait, durant la nuit, rassemblé les troupeaux qui déjà descendaient vers le lac, de sorte qu'elle trouva la région déserte, sauf quelques vieux chevaux, quelques vaches malades, quelques chèvres capricieuses ayant fui les rabatteurs. Alors, elle s'attrista. L'île lointaine et les embarcations l'occupèrent. C'était, dans une fumée très mince, une lente progression d'esquifs comme des flottilles de ca-

nards. Elle regarda longtemps. Enfin la fumée monta, bleuie, confondue avec le ciel; Eyrimah vit flotter le signal et comprenant que c'était la guerre, elle pleura. Pourtant, cela ne put diminuer sa crainte de Ver-Skag ni l'engager à revenir sur ses pas.

Quand elle eut bien pleuré, elle sentit la faim. Elle attrapa en quelques bonds agiles une chèvre à la mamelle pendante et but longuement. Repue, réconfortée, elle rit au soleil et à la montagne. Son jeune sang ivre gonfla par ses veines, lui causant des allégresses. Elle fut comme la chevrette amoureuse du péril; elle marcha par les défilés, par les haillons de la pierre déchirée sous les intempéries. Elle goûta sauvagement les âpres lignes, les gouffres, les fentes, les déclivités vertigineuses. L'âme de la montagne fut en elle, sa vie rude et complexe, l'ombre des gorges humides, le vent sec des plateaux, l'orgueil de la pierre que le temps évide et cisèle et qui meurt lentement dans sa beauté chaque jour plus profonde.

Bientôt elle atteignit la zone neutre qui séparait les montagnards des lacustres. Les souvenirs de son extrême enfance vibrèrent en elle, confus mais émouvants. Une joie de liberté, de vie sauvage l'étourdit.

Des bonds de bouquetins ou de chamois disparaissaient entre les rocs, et parfois une bête fine et gracieuse s'arrêtait, regardait longuement la fille frêle, puis un bond de la bête les séparait.

La montagne vibra sous la chaleur de midi. Eyrimah, abritée près d'une roche dont les feuillages allongeaient l'ombre en fine toison, s'endormit pour deux heures. Quand elle se réveilla, elle eut de la grâce des choses une sensation aussi emmêlée que la chevelure des ronces sur sa route mais profonde et prodigieuse. Elle se pressentit auguste parmi les formes, elle habita un dieu plus large que celui des lacustres, elle pencha sa petite âme tremblante sur cette nature où elle avait la splendeur secrète d'être, emportée dans l'espace, un réceptacle des forces infinies du monde.

Elle traversa la région des plateaux. Partout, le seigle, l'orge, le froment étaient semés aux terrains convenables. Le cornouillier, le merisier, le prunier sauvage se disséminaient par les champs. Le poirier, le pommier déjà améliorés se groupaient en vergers primitifs. La nourriture des villages de Re-Alg se trouvait là : les chênaies productives de glands doux, les noisetiers, les pins sylvestres dont on man-

geait l'amande huileuse et résineuse, l'if, la fraise, la framboise, la mûre dont le jus fermenté versait l'ivresse.

Les bœufs asiatiques, mêlés à l'urus indigène, le mouton et la chèvre paissaient l'herbe des prairies. Dans ce temps, l'urus et l'auroch, retirés aux forêts, commençaient à décroître devant l'homme, le sanglier s'était rendu, transformé en porc par la captivité, le lion, le léopard, le félis spelaea avaient fui devant la race active qui les traquait, avaient gagné l'Inde ou la Sibérie, tandis que le mammouth, le renne, le vapiti vivaient parmi les hêtres du septentrion.

Elle marcha jusqu'au soir se perdant en des routes sans issues. Par le dédale de la montagne, par les sentiers trompeurs, les lits des torrents à sec, fermés tout à coup d'une marche immense de cascade, sa jeune chair épuisée trouvait le charme épouvantant de l'éternel effort et la patience fureteuse de la fourmi, avec la courageuse inquiétude du rossignol migrateur, l'obstination des saumons remontant les fleuves, le poème transmis de la crise et du voyage.

Dans l'après-midi le ciel s'était couvert de nues basses qui bientôt désolèrent la vallée. Elle fut à une altitude assez considé-

rable, seule avec les ours et les chamois. Le vent humide et tiède la fouettait doucement, ses cheveux s'en allaient arrière ou revenaient battre ses joues, et le souffle baignait sa face dans un rêve puissant, endormait tout chagrin.

Quand la chute du soleil se fit derrière les nues, que l'éternelle chimère s'alluma par les fausses montagnes, par les plages immenses, les lueurs transformées en brasiers dévorants, puis, que s'épanouirent les fleurs de la clarté, les pétales nués de vert et d'orange, que s'alanguirent longuement les plaintes harmonieuses du pourpre, Eyrimah s'arrêta de gravir. Elle s'installa sur une saillie assez élevée, seul endroit convenable pour dormir, et, avant même que le jour eut fini, elle se perdit au sommeil.

Une rumeur l'éveilla, alors que la lune humide, très haute, se promenait parmi les nues, versée d'un lac bleu à un autre, dans la lenteur mouvante du ciel. Elle écouta.

Un son grave, le son de la trompe qu'elle reconnaissait comme une voix de sa lointaine enfance planait sur les hauts vals. Le roc frémissant renforçait les sons au creux de ses abîmes, les doublait aux murailles de ses défilés. Bientôt la nuit fut pleine de

la sombre musique. L'alarme s'épandit de sommets en sommets sur des lieues d'espace. Il s'y joignit des lueurs, de hauts brasiers flambants. Alors Eyrimah vécut la guerre, l'émoi des femmes, la jactance des jeunes hommes, la fermeté tranquille des vieillards, le départ dans l'ombre, le vivat des poitrines, l'hymne large du combat, la vie précaire, mais saisissante et héroïque.

Un torrent coulait là, dès que le soleil fondait les neiges, et c'était un beau torrent qui avait hérissé la pierre sous ses violences, transporté des blocs énormes. A sec maintenant, il disait son passage en crénelures, en pitons, en galets arrondis, en gueules de monstres mal endentés. La lune par intervalle en éclairait le lit, mais des pans d'ombre vaste coupaient harmonieusement la clarté.

La fille blonde grelottait un peu, car la nuit buvait la chaleur. Elle s'étira, se mut pour se dégourdir et tout à coup, dans une terreur immense, se tassa sur sa pierre.

Trois hommes vêtus de peaux de bêtes et armés de la lance venaient d'apparaître, et l'un d'eux, ayant gravi une éminence, sonna de la trompe. Ils n'aperçurent pas Eyrimah et s'éloignèrent en causant; mais deux

d'entre eux partirent ensemble tandis que le troisième continuait seul sa route, s'arrêtant de loin en loin pour sonner de la trompe.

Cette rencontre l'émut, de peur d'abord, puis d'un sentiment plus doux, le souvenir d'une enfance vague mais non effacée en elle, et les quelques paroles dites par les hommes blonds, elle en avait compris le sens.

Parmi les bruns, là-bas, esclave, elle s'humiliait de ses cheveux blonds, de ses yeux bleus dont ses compagnes faisaient risée. Chaque fois qu'elle avait pu apercevoir, aux bas plateaux, des montagnards à la haute taille, son cœur avait battu. Elle était enorgueillie de leur mine fière, de leur aspect robuste et farouche, heureuse d'avoir dans les veines le sang d'une race héroïque. N'eût été In-Kelg, elle se serait depuis longtemps enfuie, bien que les montagnards, pour éviter la guerre, n'accueillissent pas les fugitifs.

Ici, pourtant, son instinct l'avait empêchée de crier vers les trois hommes. Elle eut voulu s'offrir d'abord à des femmes. Et dans sa petite tête vibrante les mots se levaient de la langue désapprise. Elle les répétait en suppliante avec douceur et ter-

reur. Elle était tout à fait réveillée.

Quelques gros nuages couraient sur la lune ; au conflit des souffles, les nues s'effondraient comme des neiges au printemps et l'astre allait par les récifs perdus, par des hâvres mordus à même ; il jaillissait de cratères emplis longtemps à l'avance de sa clarté, ou épanchait derrière des moutonnements ses lueurs plus fines que l'écorce des bouleaux, que le revers argenté des feuilles du tremble, que la gorge des faisans, que le pelage des chevaux pâles.

Eyrimah eut envie de descendre de sa pierre, de continuer sa route à la recherche d'une bourgade ; mais voilà qu'une forme se profila sur le lit du torrent, une forme lourde et lente. Un ours se promenait sous la lune. Dressé sur ses pattes de derrière, il marchait ainsi quelques minutes en bête qui joue, puis retombait avec un large balancement de la tête. Les pierres, la lune, il parut s'en amuser, faisant rouler les pierres, et se roulant, lui, le ventre à la lumière.

La jeune fille écrasée d'effroi ne bougeait, suivant du regard le jeu disloqué de la bête. Et voilà que l'ours douta de la solitude, ses narines explorèrent l'alentour, une odeur de chair lui arriva. Deux minutes... et il connut la retraite d'Eyrimah, il se mit

à gravir la roche. Il s'y prit mal d'abord et dégringola, puis, à la deuxième tentative, ses griffes s'accrochèrent à la saillie.

Les hauts cris de la jeune fille, les petites pierres qu'elle lui jeta sur le mufle l'arrêtèrent, balourd et goguenard, mais pas longtemps et déjà il hissait son formidable dos, déjà, à mi-corps, il effaçait la frêle amoureuse d'In-Kelg, quand une pierre l'atteignit aux babines et qu'une voix d'en bas cria dans la langue des montagnes :

« Venez ! venez ! »

L'ours se hâta de descendre en grognant, puis il pesa son adversaire. Il connaissait l'homme et s'en défiait, non seulement de la défiance transmise par l'animal à ses descendants, mais pour avoir été blessé lui-même dans un combat. Il s'en alla donc sans hâte, la tête parfois tournée vers l'agresseur. Celui-ci, haut montagnard farouche, agitait sa lance, se fâchait de cette retraite, jetait des pierres au fauve en criant avec superbe :

« Venez ! venez donc ! »

L'ours insulté s'arrêta, et l'homme persistait à lui lancer des pierres, à le provoquer :

« Venez ! venez ! »

La bête vint. On ne sait quelle rage d'être bravée, peut-être un besoin d'espèce de se montrer courageuse et dangereuse. A quelque distance, l'ours se leva sur ses pattes de derrière, et approchant ainsi il eut l'aspect d'un gigantesque humain. Alors, un vague ennui chez l'homme comme chez la bête et chez l'homme la crainte du taciturne adversaire, chez la bête un effroi mêlé du confus instinct que son espèce serait anéantie par les forces prodigieuses de l'homme. La pierre effritée sous le gel, la pluie et la violence du torrent, pleine de trous, de pitons, de déchirures, environnait la scène. En trois endroits on voyait des vallées où le chêne moutonnait les pentes douces. Eyrimah reconnaissante, priante, aima le grand frère blond qui défiait le monstre. Elle y retrouva l'instinct des héroïsmes qui gravitaient en elle, une noblesse que les lacustres trapus n'atteignaient point.

« Venez donc! venez donc! »

Les mots un peu tremblants vibraient à ses lèvres comme une bravade apprise, un orgueil qu'alimentaient les récits des veillées, la haine des deux derniers voleurs de bétail, l'ours et le loup, et la rivalité mal éteinte aux échos de son âme de sauvage.

L'ours écarta ses pattes, distendit ses griffes et ouvrit la gueule. Il montrait ses redoutables crocs dans le rire haineux des féroces. L'homme darda sa lance à deux reprises, et à deux reprises manqua l'ours.

Eyrimah, convulsive, avait les muscles trop tendus pour se mouvoir. Tout lui paraissait arrêté dans l'horreur, à peine si elle pouvait discerner l'ours des rocs environnants, et les brèches, les pitons semblaient aussi des gueules de monstres, pleines de crocs dévorateurs. Pourtant, la grande lance, poussée une troisième fois, entrait dans la gorge du fauve et le duel tournait en faveur de l'homme. Eyrimah, délivrée de l'angoisse, se reprenait, tandis que l'ours brisait la hampe de frêne, agonisait effroyablement. Il parvint cependant à détacher, à vomir la pointe aiguë et il tomba sur l'homme, l'étreignit sauvagement; un coup de casse-tête en forme de nacelle, arme que le montagnard tenait à la main, le fit reculer. Une trève vint.

Les chances du montagnard avaient baissé, la lance étant le meilleur, le seul moyen de combattre l'ours. Il ne s'avoua pas vaincu pourtant et, sacrifiant sa vie, il cria encore levant sa hache en roche des Alpes taillée mais non polie :

« Venez venez! »

La bête n'avançait pas. Du sang lui coulait des lèvres sur sa fourrure, mais la plaie devait être peu profonde et peu dangereuse. Une fureur lourde, mêlée de crainte, brillait dans ses pauvres yeux, et comme le montagnard amplifiait ses bravades, l'ours volta, s'enfuit.

Eyrimah était descendue de sa pierre, s'était mise auprès de l'homme. Quand la bête fut partie, ils s'assirent tous deux, et respirant bruyamment ils restèrent longtemps sans parler.

Par une brèche ouverte, un val fuyait sous la lumière humide, et c'était partout comme des neiges légères posées sur les broussailles, sur les bois de sapins, sur des coins de roche. Les deux jeunes gens regardaient cela, remis peu à peu de toute émotion, mais n'osant pas se parler encore.

Eyrimah trouvait son compagnon jeune et admirable; lui, la voyait gentille, surpris qu'elle fût de sa race tout en portant la tunique en fibre de tilleul. Un désir tendre le traversait, suractivé par la lutte de tantôt, par la solitude. Il sourit à la fille blonde, se pencha vers elle doucement. Elle sourit aussi, pleine de gratitude et de confiance. Alors il se pencha plus fort, il baisa les

lèvres fraîches. Elle se débattit, blessée, mais il la serrait davantage, il la tenait comme un petit oiseau dans ses fortes mains, il murmurait des mots tendres, avec un sourire de volupté et de décision. Ce fut un affolement, une peur nuée de tristesse, nuée de faiblesse, une lutte vague comme l'instinct où flottaient des dessous d'être nombreux ainsi que les végétations sous-marines, l'appel amoureux avec la résistance, le souci d'In-Kelg avec l'abandon panique, un tourbillon d'âme engouffrant, pêle-mêle, les corolles ciselées de la pudeur avec les fruits rouges du désir, tout l'être soulevé comme un fleuve aux grandes eaux.

Mais tout au fond, par les ondes troubles de sa volonté, In-Kelg l'emporta. Une énergie brusque l'ayant dégagée, elle fit trois bonds rapides, puis, voyant qu'elle n'était pas suivie, elle attendit une parole. Comme il se taisait, elle l'implora, elle conta en mots mal ordonnés sa captivité, son désir d'être remise à des femmes. Immobile, il l'écoutait dans un profond étonnement et sa réponse fut bonne, car la vierge pâle l'avait capté au delà de sa chair... Elle le comprit à l'accent humble de la voix de l'homme et, sans crainte, ils marchèrent côte à côte. Les sons de trompe s'épandaient toujours par la mon-

tagne. Il expliqua que la guerre était contre les lacustres. Elle dit sa fuite, son espoir d'être adoptée par les tribus de la montagne.

Au bout d'une heure, ils joignirent des huttes sur un plateau que protégeaient des roches. Un grand feu brûlait sur l'une de ces roches, entretenu par des femmes et des enfants. Alors le jeune montagnard appela tout haut :

« Dithèv ! Hogioé ! »

Deux jeunes femmes vinrent, surprises de l'inconnue à la tunique de tilleul. L'homme dit à Eyrimah que Dithèv et Hogioé étaient ses sœurs et que lui se nommait Tholrog. Hogioé prit Eyrimah par la main et la mena vers une cabane.

La fugitive s'étonna de la pauvreté de cette cabane éclairée doublement par la lune et par un tison de sapin que Dithèv planta en terre devant la porte. Ce n'était pas le petit monde familier des lacustres, meubles et poteries, séparations des pièces, armoires, planchers, mais seulement une salle ronde, de grandes pierres frustes pour sièges, la terre sous les pieds. Pourtant les parois s'ornaient de fourrures, de cornes de bouquetins, d'armes.

Au total, malgré l'impression de sauva-

gerie et de liberté et le retour à son enfance, Eyrimah se trouvait déçue. Hogioé, Dithèv, grandes filles, nobles d'attitudes, n'avaient pas la subtilité apparente, la prompte adresse, les gestes si sûrs, si délicats des brunes lacustres. Lourdes, lentes, leur bonté ne pouvait s'épandre aux dentelles de la cérémonie; les plats qu'elles offrirent à Eyrimah,

grossiers et abondants, furent accumulés devant elle et ils étaient presque tous de viande, accompagnée d'amandes de pin.

Durant qu'elle mangeait, qu'elle buvait l'eau pure des sources alpines, son cœur réconforté grandit. Elle se jeta sur les mains d'Hogioé et de Dithèv, et alors, tout à coup, dans la caresse rendue, elle sentit la puissante race comme une grave histoire à côté d'une chanson; elle pleura, elle san-

glota sa captivité, sa fuite, sa perte d'In-Kelg, son rêve élargi par le voyage, par la montagne, par les déchirures des monts et la paix du ciel, par le sommeil du vent et l'angoisse du danger. Les deux grandes filles farouches la tenaient sur elles, et, dans un instinct profond la laissaient pleurer, tristes aussi, la lèvre frémissante.

Tholrog entra. L'affliction de la vierge le rendit inquiet. On ne laisse pas pleurer l'hôte, le toit est maudit où les larmes de l'étranger coulent. Mais la face d'Eyrimah parut entre ses cheveux blonds et un sourire, convulsif encore, errait sur l'eau claire de ses traits. Hogioé dit à Tholrog que la jeune fille avait le cœur gros, mais qu'elle était contente de l'accueil. Lui, restait vague, désirant ardemment la vierge et semblable à quelque arbre où dans le secret fourmillant des racines, dans le réseau harmonieux des branchettes, dans la diaphanéité ciselée des feuilles se prépare le vase précieux de la corolle avec toutes les habiletés souveraines de l'amour.

Trouble, soupirant, il la mena vers un brasier où des hommes et des femmes écoutaient un robuste vieux homme. Hogioé et Dithèv la mirent entre elles. Tholrog s'assit en face, altéré de la voir.

L'homme qui parlait tantôt l'observa longtemps. C'était le père de Tholrog, renommé pour lire sur les visages. Sous la lumière capricieuse, ombrée de fumée, la fille pâle et sensitive l'étonna tout à coup, et il l'admira en silence avec le pressentiment des patriarches devant les êtres qui dépassent leur temps. Sa grande tête longue, les cheveux en crinière, se tourna vers son fils :

« Le cœur de celle-ci a parlé ! »

Tholrog pâlit, il rêva de gagner Eyrimah par la mort du rival, par des exploits. Elle avait un sourire très doux pour le père, et la majesté du vieillard, à un demi-siècle d'intervalle, sympathisait avec le fier élan de la jeune fille. Excité par cette présence fraîche, il recommença de parler aux hommes et aux femmes, massés autour du feu, et Eyrimah attentive et ravie, loin des lacustres actifs et sans emphase, ouit une histoire grave à faire trembler la montagne.

(A suivre.)

Chronique

par

JACQUES SOLDANELLE